

Jean Prévost et le loisir sportif.

Sports collectifs et canotage

Si les loisirs et le sport connaissent un essor considérable sous la gouverne de Léo Lagrange au sein du Front populaire, Léon Blum, dès les élections législatives de 1919, a introduit dans le programme socialiste le droit du prolétariat à la culture et a insisté sur l'organisation des loisirs. Signe d'une mesure qui n'est pas banale, le loisir sportif devient, dès les années 1920, un aspect central de la vie et de la pensée de nombre d'écrivains et d'intellectuels. Gide fait de l'escrime, Béraud de la course à pied, Dorgelès de la boxe, Bost du basketball, Mac Orlan et Giraudoux du rugby, etc. Parmi eux, Jean Prévost occupe une place marquante par son engagement sportif.

Très tôt, celui-ci a choisi de consacrer sa vie à l'écriture. Écrivain, journaliste, secrétaire de rédaction au *Navire d'argent* et à *Europe*, Prévost meurt prématurément dans le maquis du Vercors le 1^{er} août 1944, les armes à la main, où il était le Capitaine Goderville. Publié vingt ans plus tôt, son premier livre portait un titre inspirant : *Plaisirs des sports* (1925).

Car Jean Prévost est un sportif amateur accompli. Déjà dans les années d'après-guerre, il a triomphé dans les compétitions du Plume-Palette Club que vient de lancer Marcel Berger. Prévost fait de l'escrime, du rugby, du football, de la course à pied, de la natation, de la gymnastique, etc. Il a été champion universitaire de boxe. Son combat avec Ernest Hemingway est resté fameux¹, et son fils Michel racontait qu'un certain hiver avec son père, qui lui avait offert pour Noël une paire de gants de boxe, ils avaient boxé chaque soir². Dans son bureau, Prévost a installé un punching-ball, histoire de tenir la forme au milieu d'une journée trop sédentaire. Dans les années 1930, il sera un athlète assidu des compétitions de l'Association des écrivains sportifs³.

Écrivain, Prévost donne à *La Nouvelle Revue française*, en mars 1924,

¹ Cf. la préface de Jean Prévost à la traduction par Maurice-Edgar Coindreau du *Soleil se lève aussi* (Gallimard, 1933).

² Michel Prévost, « Les jeux », *Les Lettres françaises*, 28 juillet-3 août 1960; publié dans *Aujourd'hui Jean Prévost*, n° 2, automne 2003, p. 14. Je remercie Emmanuel Bluteau qui m'a communiqué ce texte ainsi que quelques autres mentionnés dans cet article.

³ Fondée en juillet 1931, l'Association des écrivains sportifs est vouée à la promotion du

20

de sujet effectué de Lyon à Arles, ne demande pas plus d'une semaine en tout) vous avez les affluents de la Loire et ceux de la rive gauche de la Saône, ...

de correction dans les villes : dans un sac de caoutchouc, fermé hermétiquement, faites tenir, bien roulé, un complet de flanelle et un étendard à manches.

Arrive maintenant à ceux qui campent.

Il leur faut plus de temps pour un même parcours : ils s'arrêtent où ils veulent, et camper prend du temps.

Je leur recommande un modèle de tente à deux toitures, spécialement solide. En effet, les orages ont l'habitude de soulever le cours des fleuves et d'y éclater à la chute du jour. Or, si le marcheur peut accepter la pluie, pour le campeur, de l'eau par-dessus et de l'eau par-dessous tout trop.

Une des difficultés les plus communes, et à laquelle on ne pense guère, c'est de trouver de l'eau propre. Ayez donc des récipients souples pour aller chercher sans vous encombrer. Pour boire l'eau du fleuve, les filtres, sont bons, et le thé, qui permet de faire bouillir l'eau, est fort apprécié par l'eau de bien des fleuves.

Vous pourrez avoir froid la nuit : quand un dort, l'humidité est plus froide que le froid. Le « dort » c'est bien, si, sur mes conseils, vous réservez pour la nuit une paire de chaussures larges et épaisses, et une petite écharpe, vous ne léchirez sans doute. Quelque-uns se trouvent bien de se bander les yeux pour dormir.

Même par beau temps, le bleu des canoës qui arrivent à l'étage est de délaire les paupettes, mis en vrac dans les sacs de couchage.

Un bon conseil : avant le départ, ayez donc plusieurs sacs de toile, qui tiennent tous dans le sac de caoutchouc, et sur chacun desquels vous ayez écrit bien lisible ce qu'il contient : sac-toilette, sac-linge, vêtements.

Ne mettez pas dans un sac de caoutchouc votre batterie de cuisine : à quoi bon ? Tout autre sac y conviendrait. Débitez donc avec un canoëiste expérimenté. L'art de fermer un sac, l'art de l'attacher à l'épave des naufrages ne s'apprenent pas seul.

Le fourneau à gaz d'économie doit être choisi toujours le plus puissant possible : en plein vent, qui de larmes et de déboires de bonnes cuisiniers pour un fourneau trop petit.

Pour le canoë campeur, l'équipée idéale se compose d'un bon navigateur et d'une bonne cuisinière. Si la bonne cuisinière manque, les canoëistes sont réduits à l'infirmité des conserves. Mais les hommes sont toujours plus durs qu'ils ne croient pour la cuisine en plein vent.

Le moustique est l'ennemi acharné du canoëiste campeur. Par précaution, par coquetterie, emportez un moustiquaire.

(Voir suite page 40.)

18

Marie-Claire
2 juillet 1937

deux sur un canoë

Il faut être deux par canoë. Seul, on peut s'embarquer, on peut être gêné par le vent, on ne peut pas bien se reposer, et on a du mal à transporter son embarcation à terre. A trois l'on est trop. Il faut que des deux l'un soit un homme vigoureux, ou tout au moins une femme robuste. Le canoë convient à merveille aux nerveux gens, il est sensible aux nerveux moagres ; il réveille les lymphatiques. C'est un bledai des deux pour les personnes un peu fortes qui veulent maigrir sans se priver.

Naturellement, le canoë doit être à flot, sans fissure ni fêlure, depuis le week-end qui précède le départ. Faites revérifier votre canoë par un spécialiste tous les trois ans. Pour un torse, pagne simple ; pour un fléau, pagne double. L'habitude, ce sont les premières étapes qui sont les plus difficiles : ne partez donc pas vané.

Vous pouvez camper ou ne pas camper. Ce sont deux manières différentes.

Si vous ne devez pas camper, il faut que le voyage soit préparé avec le plus grand soin, la longueur des étapes bien préparée, aucune trop grande. N'emportez pas de matériel excessif pour un repas sur l'herbe ; il entrera de son contenu, l'assiette en carton, d'une bouteille, qu'on laissera, d'un thermos pour le café.

Principe : si l'on risque d'arriver trop tard à l'étape du soir, ce n'est jamais parce qu'on a voulu naviger trop lentement. On perd toujours beaucoup de temps au déjeûner.

S'il n'y a qu'un passager dans le canoë, ayez deux canoës de kayak et accordez-les après le déjeuner, au soleil. C'est une méthode dont je ne suis pas sûr.

Quand on a dormi dans son lit, on devrait pouvoir goûter la merveille qu'est une navigation à l'arrière. La plupart des canoëistes ignorent ce que c'est.

Le canoëiste qui ne campe pas et dont l'étape est un peu longue a davantage besoin de ses amis ; c'est pourquoi le bateau en bois lui convient mieux. C'est en bateau également qu'il prend son bain de soleil, puisqu'il ne peut le prendre en ville. Mais qu'il n'oublie pas une blouse : on n'a jamais assez d'arbres sur la rive, de nuages au ciel, de parfums assez suaves, et les coups de soleil sont le bleu du canoë à longues étapes.

Par contre, cette méthode permet d'aborder le canoë sur grand fleuve, d'ordinaire beaucoup trop délaissé. Sachez que le Rhin allemand est bien connu. Sachez que le Rhone, qui demande assez peu de technique, mais assez souvent quelques les plus étouffants de France et magnifiquement variés ; parmi les rivières plus douces, la Saône et la Loire ont de grande charme.

Pour des vacances plus courtes (mais le Rhône lui-même, avec ses vingt-quatre heures

CONSEILS AUX FUTURS CAMPEURS

IL FAUT IL NE FAUT PAS

LE SAC

- Fabriquer quantité de sachets en étoffe (couvert, linge, toilette, épices, etc.) permettant d'avoir un sac bien ordonné où rien ne brouille.
- Retirer l'armature de son sac quand il doit servir, plier dans un canoë.
- Emporter une pelle portative. Considérer sa pelle comme de 2 mètres et un bledai, et le bois de ses manches et amants.
- Monter le sac en avant et mettre tout en ordre.
- Nefer au soleil (l'usage et d'après, mais ne pas oublier de les remettre à l'abri).
- Respecter les arbres et les sites.
- Mettre tout en ordre dans un sac.
- Mettre le bledai à l'usage du rachat à côté du sac ou des bledais.
- Ranger son sac d'objets valant mieux et lourds, une tenue de rechange, etc.
- Quitter après et rapidement (sel, sucre, huile, vinaigre, savon, sel, thé, papier, herbes, etc.).
- Attendre la nuit et le matin pour préparer à l'usage.
- Garder le matériel.
- Respecter les pêcheurs.

HYGIÈNE

- Garder les portes de la tente ouvertes le nuit, quel que soit le temps.
- Assis le soir, dans l'eau, et sponner des pieds à la tête.
- Quand l'usage est fait, mettre tout ses vêtements et ses chaussures à l'abri, et offrir la douche bien faite de la pluie.
- Porter le soir une ceinture fabriquée en laine pour éviter refroidissement, maux de ventre, rhumatismes.
- Se faire servir le petit déjeuner à sa table.
- S'endormir au soleil après les repas.
- S'asseoir à même l'herbe humide.
- Abuser des bains de soleil, même longtemps, même en soleil.
- Couler sans cesse imperméabiliser.
- Ignorer que la silhouette dégage les moustiques.

« Source gallica.bnf.fr / BnF »

un premier article au titre programmatique, « Journée du pugiliste⁴ »; juste avant sa disparition vingt ans plus tard, il publie encore des articles sur le sport. Avec une constance qui ne se dément pas, le loisir sportif fait chez lui l'objet de longs développements, de prises de positions, de nouvelles et de chapitres dans ses romans; il est tout autant une expérience mesurée de l'existence et une approche privilégiée de la fiction littéraire. Dans cette optique, je donnerai ici un aperçu d'abord de l'essayiste sportif, puis du romancier sportif du *Sel sur la plaie* (1934) et de *La Chasse du matin*⁵ (1937).

Loyaux adversaires

Il y a d'abord ceci de remarquable chez Prévost: la volonté de réfléchir sur le sport, de concilier, dans une perspective spéculative, et contre Bergson et les penseurs catholiques, la pensée et le corps, l'intellectuel et le sportif. Son premier livre, *Plaisirs des sports. Essais sur le corps humain* (1925), obéit à cette visée: après s'être adonné à une discipline qui l'a amené à porter attention aussi bien au souffle et aux muscles qu'aux fonctions digestives de l'athlète, Prévost cherche à restituer les sensations de mouvements corporels, à établir l'importance du corps comme connaissance de soi. Deux ouvrages subséquents, *Tentative de solitude* (1925) et *Essai sur l'introspection* (1927), portent cette question à une hauteur philosophique⁶. Dans le premier, Prévost met en scène un jeune homme qui pratique sur soi une certaine ascèse, cherchant à se concevoir en dehors des contingences, et donc, mais à tort, au mépris du corps. Le second se veut une sorte de commentaire de théorèmes de Spinoza selon lesquels l'esprit ne se connaît soi-même que suivant les modifications subies par le corps. C'est pourquoi le philosophe et collaborateur à des revues René Maublanc a pu qualifier Prévost de « spinoziste boxeur⁷ ».

sport dans la sphère culturelle. Tristan Bernard, l'auteur de *Nicolas Bergère, joies et déconvenues d'un jeune boxeur* (Ollendorff, 1911), en est alors le président.

⁴ Jean Prévost, « Journée du pugiliste », *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} mars 1924, pp. 279-285.

⁵ Lire, dans le n° 9 d'*Aden*: François Ouellet, : « Devenir un homme dans les années trente: sur Paul Nizan et Jean Prévost ». N.D.L.R.

⁶ Lire à ce sujet Romain Hacques, « L'alternative spinoziste », *Europe*, juin-août 2019, pp. 201-208.

⁷ René Maublanc, « *Tentative de solitude* de Jean Prévost », *ibid.*, 15 octobre 1925, p. 250.

Le clivage entre l'intellectuel et l'homme d'action (au sens large) a été, et est encore, un lieu commun tenace. À la même époque, dans ses fameuses conférences sur Dostoïevski au Vieux-Colombier, André Gide indiquait que le grand romancier russe considère « l'homme d'intelligence comme à peu près incapable d'action⁸ ». Cette séparation, que, à la faveur de la psychanalyse naissante, approfondira ce que l'époque va appeler le freudisme, a été un leitmotiv de la littérature des Années folles. Le lycéen, « Gringalet », comme le nommait le journaliste Gaston de Pawlowski trente ans plus tôt en tentant de l'enrôler dans le sport⁹, est l'image caricaturale de ce clivage. Dans sa chronique à *Europe*, l'écrivain et journaliste Jean-Richard Bloch évoquait l'image usuelle « de pâles lycéens » et imaginait, facétieux, « un rabbi devant un match de football » ou « un yoghi assistant à un match de tennis¹⁰ ». Mais alors que Bloch reprochait au scoutisme français, né au lendemain de la guerre, de valoriser le vasselage disciplinaire inspiré par *Le Livre de la jungle* (1894), « du chantre de l'Empire¹¹ », Prévost y trouvait, au contraire, un exemple de conciliation entre l'éducation morale et le sport, car les « jeux » et les « sorties » du mouvement scout « s'inspirent de la vie sauvage ; il fait briser par les jeunes gens les cloisons étanches de l'activité civilisée¹² ». Ce propos, il en faisait la conclusion d'un long article sur l'histoire du sport en France, « l'esprit scout » représentant à ses yeux l'un des plus beaux espoirs d'avenir pour le loisir et pour la jeunesse.

Penser le loisir sportif avec Jean Prévost, c'est donner à lire une conception éthique de la vie, une véritable philosophie de l'être humain en situation dans son environnement. Au sein de l'Association des écrivains sportifs, il est probablement celui qui incarne le mieux la posture de l'écrivain pour qui le sport est une discipline qui conduit à la connais-

⁸ André Gide, *Dostoïevski*, Gallimard, 1981, p. 157.

⁹ Gaston de Pawlowski, « Pour les timides », *Le Journal de l'automobile, du cyclisme et de tous les sports*, 28 février 1905, p. 1. Gringalet, c'est le lycéen timide et embarrassé, de constitution faible et maladroit dans l'exercice physique, risée de ses camarades. Pawlowski termine son article ainsi : « Tout le monde peut être sportsman ; ne soyons pas égoïstes : nous tenons entre nos mains le bonheur de Gringalet ; il serait utile et bon de les ouvrir. » (*ibid.*).

¹⁰ Jean-Richard Bloch, « Sports d'hiver », *Europe*, 15 janvier 1929 ; publié dans Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, Presses universitaires de France, 1996, p. 125.

¹¹ *Ibid.*, p. 132.

¹² Jean Prévost, « Les sports en France », in *La France immortelle* (Louis Madelin, Dir.), Hachette, 1946. Cet article a également été republié dans *Aujourd'hui Jean Prévost*, n° 12, automne 2010-printemps 2011, p. 140.

sance, à la maîtrise et au perfectionnement de soi. Même s'il s'agit d'un loisir, ou plutôt parce qu'il peut précisément être envisagé comme un loisir, le sport est à l'égal de la réflexion intellectuelle pour celui qui vise à l'équilibre mesure de l'existence humaine. À ce niveau de complicité, le sport est affaire de nature profonde, il est une manière de penser, il dévoile la pensée, parle pour la pensée. « On voit quelquefois des adolescents hésiter devant le choix d'un sport : on les guide alors dans ce qu'ils croient n'être que le choix d'un divertissement, et qui sera peut-être le choix d'un caractère¹³ », écrit Prévost dans *Plaisirs des sports*, avant de conclure : « Le sport aussi a ses Humanités¹⁴ ». Et comme on apprend à penser, l'athlète fait ses gammes, découvre là aussi que le sport de haute compétition se conquiert par le bienfait des loisirs. Comme il l'écrit encore :

Mais bien plus, l'exercice ne profite qu'entouré de loisirs. C'est dans de longs loisirs préparatoires qu'il ménage et assemble la puissance que l'exercice détendra d'un seul coup. Les loisirs qui suivent l'exercice forment le style : les moments les plus puissants, cuvés à loisir, laissent des impressions plus vives ; l'esprit rappelle à ses muscles les moments les meilleurs, et modèle intérieurement, de ces gestes choisis, un athlète supérieur qui se manifestera plus tard¹⁵.

Chez Prévost, tout le plaisir du sport est dans l'exercice et dans l'apprentissage, car le sport n'a d'autre vertu que la volonté. C'est ainsi qu'il devient un loisir, et que l'amateur de sport précède avantageusement l'athlète, car d'abord il ne s'agit pas d'infléchir le corps vers le dépassement de ses limites. Étymologiquement, le sport, mot d'origine anglaise, signifie « jeu d'exercice¹⁶ ». Dans un article sur l'association de rugby, pour la revue *Jazz*, on voit Prévost s'intéresser aux joueurs « obscurs », à « ceux qui couvrent tous les dimanches des centaines de terrains » pour le simple plaisir de se délier les membres :

Avez-vous vu les lundis matin, sous les porches des maisons ouvrières, ou aux fenêtres hautes d'un immeuble de rapport, le joueur encore engourdi qui nettoie ses crampons, et ajoute la bonne

¹³ Jean Prévost, *Plaisirs des sports*, Gallimard, 1964 [1925], p. 37.

¹⁴ *Ibid.*, p. 40.

¹⁵ *Ibid.*, p. 199-200.

¹⁶ Louis Barron, *Les Jeux*, Henri Laurens éditeurs, [fin XIX^e siècle], p. 175.

terre grasse de ses semelles au pot de fleur familial? Il bougonne en décroissant, puis sa figure reluit quand il remet de la graisse; il se rappelle; si ses tibias se rappellent trop, il s'assied un moment et de l'autre main les frictionne. Voilà un homme sans gloire, mais un homme heureux. Je ne peux penser à la balle ronde ou ovale que comme lui¹⁷.

Il faut encore citer cet extrait d'un article de 1937 :

Il y a une parenté profonde entre le sport et les inventions de l'esprit, pensée, lettres ou arts. Cette pensée n'est pas, comme l'a trop laissé croire Montherlant, dans le goût de la gloire; elle est dans le sens de la qualité. [...] Et c'est pour équilibrer la vie moderne que le sport a été créé. C'est pour nous apprendre l'effort plus vif et le repos plus complet, pour réveiller notre sens engourdi des muscles, de la vie secrète du sang bien aéré, que nous sommes redescendus sur les stades pour y apprendre l'élan, la nonchalance et la joie¹⁸.

L'écrivain et critique Pierre Bost¹⁹ précisait que la conception de Prévost, à vrai dire, n'est pas tout à fait celle, courante, de cet équilibre entre le corps et l'esprit, car elle va bien au-delà: « Mais ici, avec Jean Prévost, nous sommes devant un aspect bien différent du problème. Il ne s'agit plus de cohabitation, mais d'identification. Le corps et l'âme, c'est la même chose: et c'est cette chose-là qui s'appelle l'homme²⁰. » Le muscle et la pensée: même combat, finalement. L'identification dont parle Bost est à ce point intime que Prévost s'amusera à inventer le sport dans lequel tel écrivain aurait excellé à la lumière de son caractère: André Gide aurait été un champion comme coureur de fond, Paul Valéry comme fleurettiste, Paul Claudel en tant que nageur, alors que Léon-Paul Fargue « était fait pour la voile, qu'il n'a sans doute jamais touchée²¹ ».

Il y a aussi en Prévost un inlassable éducateur, comme il le fut par ailleurs pour ses enfants²². Dans un article de l'hebdomadaire *Pamphlet*, en

¹⁷ Jean Prévost, « Rugby et association », *Jazz*, janvier 1930.

¹⁸ *Id.*, « Le muscle et la pensée », *Les Nouvelles littéraires*, 19 juin 1937, p. 1.

¹⁹ Lire, dans le n° 3 d'*Aden*: « Il faisait du Bost ». N.D.L.R.

²⁰ Pierre Bost, « Jean Prévost sportif », *Aujourd'hui Jean Prévost*, n° 17, 2016-2017, p. 236.

²¹ Jean Prévost, « Le muscle et la pensée », *art. cit.*, p. 1.

²² Le mot de Jérôme Garcin est juste: « Ses trois enfants [...] n'ont pas seulement été aimés, ils ont été élevés » (Jérôme Garcin, *Pour Jean Prévost*, Gallimard, 1994, p. 72). Prévost se dispensait aussi en conseil sur l'éducation dans l'hebdomadaire *Vu* ou encore dans

1933, Prévost déplore le manque d'initiative de l'État en ce qui a trait au développement de l'éducation physique des enfants et des citoyens en général, indiquant lui-même la direction que devrait prendre la réforme qu'il appelle de ses vœux : étude des conditions pratiques, formation des professeurs, stage pour se familiariser avec la « méthode naturelle » de Georges Hébert²³, etc. En 1938, Prévost fait paraître une brochure, *Maîtrise de son corps*, dans laquelle il propose une variété d'exercices de culture physique mis à la portée de tous. En 1941, dans un article de *Paris-Soir* (Lyon), il se réjouit que, pour la première fois, les épreuves d'éducation physique fassent partie des examens du baccalauréat : « Le meilleur aux 400 mètres pourra, grâce à ses jarrets, compenser l'insuffisance de sa version latine²⁴. » De quelque manière que l'on envisage ce couple, pensée et sport, il se complètent invariablement. Ce sont, comme le dirait René Char, de « loyaux adversaires²⁵ ».

Le canotage littéraire

Sans surprise, le loisir sportif est une donnée récurrente de la fiction narrative de Prévost. L'écrivain participe d'une tendance dominante de l'immédiat après-guerre, le roman sportif connaissant alors un essor comparable à celui du sport lui-même. Ce roman a un précurseur : Louis Hémon, un athlète qui s'est adonné à de nombreux sports, a écrit, vers 1909-1910²⁶ — mais édité à titre posthume en 1925 —, le roman d'un boxeur, *Battling Malone, pugiliste*²⁷. En 1926, dans *Les Nouvelles litté-*

Marie-Claire, magazine fondé par sa première femme, Marcelle Auclair, et dont Pierre Bost était rédacteur en chef.

²³ Jean Prévost, « Essai sur l'éducation physique », *Ni peur ni haine*, Joseph K., 2011, pp. 138-143.

²⁴ *Id.*, « Les Grecs avaient aussi leur "bac" sportif », *Paris-Soir* (Lyon), 28 mai 1941 ; publié dans *Aujourd'hui Jean Prévost*, n° 18, 2019-2020, p. 65.

²⁵ « Les loyaux adversaires » est une section du célèbre recueil de Char, *Fureur et mystère* (1948).

²⁶ Un an avant la publication de *Nicolas Bergère, joies et déconvenues d'un jeune boxeur*, de Tristan Bernard (*Cf. n. supra*).

²⁷ Louis Hémon, *Battling Malone, pugiliste*, Éditions du Boréal, 1994. On pourra aussi consulter la très belle édition de ce roman illustrée et commentée par Nicolas Jeanneau aux éditions Les Nuits du Jazz Age, 2009. Louis Hémon (1880-1913) est aussi l'auteur d'une cinquantaine de « récits sportifs » et de chroniques sur le sport publiés dans *Le Vélo*, puis dans *L'Auto*. Ils ont été réunis par Aurélien Boivin et Jean-Marc Bourgeois dans Louis Hémon, *Récits sportifs*, Éditions du Royaume, 1982.

raires, le critique Henry de Montherlant présente ce roman comme un livre « écrit hors de toute mode, écrit avant la mode », et Louis Hémon comme « le vrai précurseur de tout un mouvement dont les deux essais les plus significatifs ont été le *5 000* de Dominique Braga²⁸ et surtout *Plaisirs des sports*²⁹ » de Jean Prévost. Montherlant, dans son article, cite aussi un texte de Hémon de 1911 qui annonce la réflexion de *Plaisirs des sports*. Montherlant lui-même a été aux premières loges de l'émergence de la littérature sportive en publiant, chez Grasset en 1924, l'année même des Jeux olympiques d'été à Paris, de *La Première olympique*, puis de *La Deuxième olympique*, réunies en un seul volume deux ans plus tard (*Les Olympiques*, 1926).

Au sein des représentations de la vie sportive que donnent à lire les fictions de Prévost, les loisirs maritimes apparaissent dominants, en particulier le canotage. Prévost est un fervent amateur de canoë ; dans les journaux, il prodigue ses conseils³⁰, raconte ses expéditions dans les Gorges du Tarn³¹, sur le Danube³², sur le Rhin³³, sur le Rhône³⁴. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le canotage est un des loisirs favoris des Parisiens et... des écrivains. Précurseurs, Théophile Gautier et Alphonse Karr ont fondé la

²⁸ Publié chez Gallimard en 1924, *5 000* est un bref roman étonnant : une course de 5 000 mètres vue à travers le corps et la tête du coureur. Les éditions La Thébaïde ont récemment remis ce texte sur le marché, ajoutant à cette édition des articles sur le sport écrits par Dominique Braga entre 1922 et 1938 (Dominique Braga, *Lignes d'avant(s) et lignes d'arrivée*, Préface de Denis Lalanne, Edition établie par Nicolas Jeanneau et Emmanuel Bluteau, Le Raincy, La Thébaïde, 2015). Écrivain, critique littéraire, reporter sportif franco-brésilien, Dominique Braga (1892-1975) a été proche du mouvement pacifiste et des futuristes.

²⁹ Henry de Montherlant, « Un précurseur du roman sportif : Louis Hémon », *Les Nouvelles littéraires*, 6 février 1926, p. 1.

³⁰ Jean Prévost, « Deux sur un canoë », *Marie-Claire*, 2 juillet 1937, pp. 18 et 40.

³¹ *Id.*, « Les Gorges du Tarn en canoë », *Les Annales politiques et littéraires*, 15 octobre-1^{er} novembre 1930.

³² *Id.*, « Le fleuve, entre la Bavière et l'Autriche... », *Marianne*, 15 septembre 1937, p. 12 ; « Danube », *Votre beauté*, octobre 1937.

³³ *Id.*, « [Descente du Rhin en canoë] », Paris, Bibliothèque Nationale de France, Fonds « Papiers Jean Prévost », cote NAF 26140. Prévost effectue la descente du Rhin en 1935.

³⁴ *Id.*, « [Descente du Rhône en canoë] », Bibliothèque Nationale de France, Fonds « Papiers Jean Prévost », cote NAF 26187. La descente du Rhône date fort probablement de l'été 1936 ; Prévost a fait cette descente avec Claude van Biéma, qu'il épousera en avril 1940, après son divorce avec Marcelle Auclair. Tous ces textes sur le canoë ont été réunis pour une publication prochaine aux éditions de la Thébaïde.

première société d'aviron³⁵. Maupassant pratiquait le canotage assidûment, et ses nouvelles sont remplies de canotiers. Et le narrateur de *Du côté de chez Swann*, se rappelant son enfance, pouvait écrire :

Que de fois j'ai vu, j'ai désiré imiter quand je serais libre de vivre à ma guise, un rameur, qui, ayant lâché l'aviron, s'était couché à plat sur le dos, la tête en bas, au fond de sa barque, et la laissant flotter à la dérive, ne pouvant voir que le ciel qui filait lentement au-dessus de lui, portait sur son visage l'avant-goût du bonheur et de la paix³⁶ !

Ce loisir nautique est encore très présent dans le roman des années 1930-1940. Il peut faire l'objet d'un développement important ou être simplement évoqué au passage, comme dans *Femmes seules* (1933), de Marcelle Capy, où le mari choisit de faire du canotage avec sa femme pendant leur lune de miel parce qu'il ne supporte par le silence et l'inactivité³⁷. Dans *On ne revient pas* (1941), d'Hélène Froment, la partie de canotage devient l'occasion de plonger à la recherche de perles³⁸. Et dans *Voyage au bout de la nuit*, lorsque Bardamu veut rendre compte du sentiment qui l'habite quand son colonel trouve la mort, c'est naturellement le canotage qui lui sert de métaphore : « J'en chantonnais même un brin, en titubant, comme quand on a fini une bonne partie de canotage et qu'on a les jambes un peu drôles³⁹. »

On retrouve encore ce motif sportif dans *L'Ordre* (1929) de Marcel Arland, dont je voudrais dire un mot avant de montrer la forme analogue qu'il prend dans les romans de Prévost. Renée, bien qu'amoureuse de Gilbert Villars, a choisi d'épouser le frère de ce dernier, Justin. Mais alors que Gilbert est atteint de fièvre typhoïde, Renée quitte le foyer conjugal, s'installe chez une cousine, et, pendant quatre mois, se rend à l'hôpital pour veiller Gilbert. Quelque temps après la sortie de Gilbert,

³⁵ Henry Pouvreau, « Canotage et tour de Marne », *Le Vieux Saint-Maur. Bulletin de la société historique et archéologique de Saint-Maur-des-Fossés et des localités avoisinantes*, n° 26, janvier 1960, pp. 412-416.

³⁶ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, « Folio », 1982, pp. 200-201.

³⁷ Marcelle Capy, *Femmes seules*, Marquès-Éditeur, 1933, p. 68. Journaliste, écrivaine, militante syndicaliste et féministe, Marcelle Capy (1891-1962) est notamment l'auteure d'*Une voix de femme dans la mêlée* (1916), préfacé par Romain Rolland.

³⁸ Hélène Froment, *On ne revient pas*, Gallimard, 1941, p. 64-65. Hélène Froment (1908-2003; Nelly de Vogué, dite) est romancière.

³⁹ Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, « Folio », 1983, p. 29.

Renée prend la décision de revenir vivre auprès de Justin. Mais, éperdue, elle erre, puis aboutit, désespérée, près du square Saint-Jacques, où elle et Gilbert avaient l'habitude de se donner rendez-vous. De fait, Gilbert surgit soudain et la convainc de venir avec lui en banlieue. Sur la Marne, ils font un tour en barque, ramant tour à tour, avant de dîner dans une guinguette sur le bord de l'eau, de prendre une chambre dans une auberge qui donne sur la rivière et, pour la première fois, de passer la nuit ensemble : ce sera le prélude à un changement de vie radical.

Brève, la séance de canotage tient néanmoins une place déterminante dans l'économie du récit, puisqu'elle est le lieu de transition entre un avant (la séparation) et un après (la réunion des amants). Entre le réveil douloureux de Renée, le matin, et le plaisir amoureux, en soirée, le loisir joue pleinement son rôle : il introduit un moment de détente, plus exactement *le* moment dont Marcel Arland avait besoin pour remédier à l'angoisse matinale, atténuer la tension sentimentale et rendre possible ce que le lecteur attend depuis trois cents pages. De sportif, le loisir devient romantique, car il est au service non pas de l'hygiène corporelle, mais d'ébats amoureux.

À cette scène du roman d'Arland fait écho celle qu'on trouve au début du *Sel sur la plaie*. Car, de fait, le canotage se prête tout spécialement aux jeux et présages de l'amour, le canot étant un espace intime et isolé. Dans ce roman, Dieudonné Crouzon revient à Paris avec l'espoir incertain de conquérir celle qu'il appelle l'Épervière, et qu'il entraîne dans un « spacieux canot » sur la Marne. Le canot devient un espace romantique : « La rivière était déserte ; il amena sa barque sous des saules qui pendaient jusqu'à l'eau. Il lui tendit les mains, elle ne refusa pas les siennes ; il jeta les coussins de leurs sièges au fond de la barque et s'accoua près d'elle⁴⁰. » Mais la partie de canotage se limite à un flirt fait d'échanges de baisers, qui sonne comme un adieu à ce premier amour.

Cette scène du *Sel sur la plaie* est par ailleurs la situation inversée de celle qu'on trouve, sept ans plus tôt, dans le premier roman de Prévost, *Merlin* (1927). Le héros emmène en barque, sur le Loing, une jeune Norvégienne, Freya, sauf qu'il n'y a ici rien de romantique, au contraire. Comme c'est Freya qui rame, il est impossible à Merlin de l'embrasser : « [...] ce canot le séparait d'elle sans remède », songe-t-il. Quelque temps après, il peut enfin l'embrasser, car elle a laissé les rames, mais c'est

le fond de la barque qui lui paraît inhospitalier: «[...] mais le lit où ils étaient allongés leur parut si rude qu'ils ne firent pas l'amour⁴¹». Autre scène similaire: dans le deuxième roman de Prévost, *Rachel* (1932), René Somberton s'isolera en barque, sur la Marne, pour méditer sur ses amours avec Rachel⁴².

Pour revenir à la scène du *Sel sur la plaie*, son romantisme ne fait du reste qu'un temps. L'échec sentimental de Crouzon lui laisse tout l'espace libre pour se consacrer à ses projets de réussite professionnelle, dont *La Chasse du matin*, suite du *Sel sur la plaie*, montre la forme achevée qu'elle a prise. Ce autre roman appelle un commentaire plus élaboré.

La recherche d'un équilibre

Rédacteur sportif, Crouzon est, à l'image de son créateur, un véritable athlète: il est champion de saut en hauteur et de nage libre. Marié, il a initié sa femme, Anne-Marie, aux sports, lui a appris à assouplir son corps par divers exercices, à nager; pendant les vacances, il lui a offert un canoé avec lequel ils ont descendu la Creuse:

Plus tard, il suffisait d'une après-midi pour qu'un camion emmenât le canoë dans les prairies de l'Indre, leur offrît une partie de bateau et un bain. Les dimanches, Anne-Marie suivait parfois son mari au stade castelroussin. Cette année-là, il battit son record de saut en hauteur, fut champion de course de haies et de javelot⁴³.

L'incipit de *La Chasse du matin* nous montre Crouzon en vacances, faisant du canoé avec sa femme dans la baie d'Hossegor. S'y trouve aussi une bande d'amis venus canoter et se baigner; mais pour eux, les vacances servent surtout à combler le vide laissé par l'absence de travail, car ils ont le malheur d'avoir vingt ans au début des années 1930. « Nous ne trouverons rien à faire dans la vie, il n'y a qu'à nous mettre en veilleuse », se plaint l'un d'eux. « Restent les sports⁴⁴ », réplique un autre. Les vacances sont plus exactement une vacance. « Ils discutaient, subtils et

⁴¹ *Id.*, *Merlin*, Gallimard, 1927, p. 131.

⁴² *Id.*, *Rachel*, Gallimard, 1932, p. 39-41.

⁴³ *Id.*, *Le Sel sur la plaie*, *op. cit.*, p. 199.

⁴⁴ *Id.*, *La Chasse du matin*, Zulma, 1994 [1937], p. 23.

nonchalants, en enfants bien nés qui ont des loisirs près de la mer⁴⁵. » Sur la plage, où Crouzon vient faire leur connaissance, ils se livrent à un jeu de ballon, puis à la course. Leur première rencontre se fait donc sous le signe de la compétition sportive, vue moins comme un divertissement que comme un défi des plus jeunes lancé à un homme mature (Crouzon a trente-cinq ans), dont la réussite professionnelle est évidente et dont l'élégance et la beauté de sa femme font tourner les têtes. Parce que, chez Prévost, le loisir sportif, lorsqu'il est partagé, est presque toujours l'objet d'une lutte et d'un mérite.

Cette lutte est d'abord visible entre Crouzon et Roger Dannery, qui a un ascendant parmi les jeunes de la bande, mais dont la formation d'architecte et d'ingénieur reste inemployée. Admiratif mais envieux, Dannery se comporte avec insolence et hargne envers Crouzon. Inévitablement, Anne-Marie l'attire ; à la piscine du Cygne, il lui fait la cour : « Ah, Dannery, se disait-il, meilleur athlète pour l'amour que pour l'ambition⁴⁶. » C'était déjà la logique qui avait d'abord motivé Crouzon face à l'Épervière. C'est aussi le rapport entre disciple et maître qui s'installe subtilement ici, Anne-Marie sachant élégamment tenir Dannery à distance, l'encourager à aimer une autre femme qui lui est dévouée, Mirette, et le rendre indispensable à son mari. Bientôt, Crouzon crée un nouveau journal, de gauche, à la rédaction duquel collaborent Dannery et ses amis. « Nos atouts ? Les sports, grâce à vous tous⁴⁷ », explique Crouzon à sa jeune équipe.

Le loisir sportif structure ce roman du début à la fin. Après les vacances, la course et la natation vont les occuper à Paris ; sportifs, ils deviennent naturellement, au sein du journal, des rédacteurs sportifs, du moins occasionnellement, en marge des spécialités de chacun (l'urbanisme pour Dannery, l'économie pour Ribault, etc.). En avril 1933, l'ancien directeur de *L'Intransigeant*, Léon Bailby, avait confié à Prévost l'organisation du Service des sports de son futur journal *Le Jour*, dont le premier numéro paraîtra le 3 octobre : les rédacteurs devaient eux-mêmes avoir pratiqué des sports et leur dévouement au journal serait celui de l'esprit d'équipe qui anime le sportif, écrivait Prévost⁴⁸. Ses instructions mettaient déjà en place le mouvement de camaraderie qui

⁴⁵ *Ibid.*, p. 46.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 154.

⁴⁸ Document confidentiel conservé dans les archives de l'écrivain.

anime les personnages de *La Chasse du matin*, où la salle de rédaction devient un lieu où règne l'esprit sportif.

Pour certains d'entre eux, l'exploit sportif devient une éthique de vie gorgée d'orgueil, car pour les ambitieux comme pour les malchanceux, il est à la fois un défi à soi-même et un combat avec les autres. Le loisir sportif n'est donc pas sans risque. Lorsque Merlange s'écrase par mauvais temps avec son planeur dans les plaines bretonnes, Dannery explique-à Anne-Marie :

Il y a dix ans je ne voyais pas le sport sous ce jour-là... Je ne veux pas l'y voir encore... Voyez-vous, il y a des gens mécontents de leurs affaires et qui se mettent à jouer gros jeu. Ils trouvent les risques plus justes, ils espèrent une revanche, parce qu'au jeu on ne sait jamais d'avance, parce que la chance recommence à chaque coup. Quand un sportif n'est pas content de la vie, il va aussi, dans son sport, la jouer en une heure ou en un mois, à pile ou face. Bateau, avion, montagne, exploration... Et j'admire, comme les autres⁴⁹...

Par conséquent, le sport peut servir d'exemple à l'ambition sociale, *signifier* comme métaphore aux hommes de qualité appelés à réussir. Comme le dit Dannery, dont le travail au journal ne lui laisse presque plus de temps pour s'entraîner au stade : « C'était la vie, les sports n'étaient que de petits jeux, et maintenant il jouait le grand jeu... Il se sentait solide encore. Il égalerait un jour Crouzon⁵⁰... » Avec son journal, Crouzon aussi joue le grand jeu, et, au moment de l'affaire Stavisky et des événements du 6 février 1934, il publie un article qui ne lui attire que de la haine et deux coups de feu mortels dans le ventre.

Deux ans plus tard, alors que le Front populaire est porté au pouvoir, vient enfin pour Dannery le temps des grandes espérances. Les nouvelles lois sociales, après l'installation de cinq piscines extérieures, lui ont fait obtenir de nouveaux contrats lucratifs : on lui a demandé, « dans la grande banlieue, un nouveau stade et deux maisons des loisirs⁵¹ ». Enfin, le dernier mot de *La Chasse du matin* : il faut suivre sa nature, « [c]elle que les sports nous ont apprise⁵² », réactive en quelque sorte

⁴⁹ Jean Prévost, *La Chasse du matin*, *op. cit.*, p. 230.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 234.

⁵¹ *Ibid.*, p. 294.

⁵² *Ibid.*, p. 298.

cette équivalence secrète entre le caractère et le corps dont je parlais plus haut, et paraît se substituer à la fameuse formule de Gide dans *Les Faux-monnayeurs* (1925): « Il faut suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant⁵³. » Ici, la pente est celle de l'hédonisme, tandis que, chez Prévost, elle se construit par l'exercice de la culture physique et la pratique du sport, elle est tout entière un équilibre de vie ou « un moyen de vivre », pour reprendre le mot du romancier André Berge, son camarade de l'Association des écrivains sportifs :

Le sport est une leçon de renoncement en même temps qu'un merveilleux épanouissement de l'être, à qui sait le comprendre. Les écrivains sont là pour l'interpréter; ils cherchent en lui bien autre chose qu'une distraction, qu'un exercice vulgaire: un moyen de vivre⁵⁴.

Il existe d'ailleurs un roman de Berge, *Le Bonheur difficile* (1933⁵⁵), qui fait écho au diptyque romanesque de Prévost et où nous trouvons une scène de canotage qui semble condenser le sens de l'inquiétude de Dannery et de ses amis. Il vaut la peine là aussi de présenter cette scène, car elle ajoute significativement à la représentation littéraire du canotage et elle tisse, entre les deux écrivains, une parenté intellectuelle qui est propre à l'époque. En effet, le défi que pose ce roman de Berge au personnage de Bernard Bardeau est celle-ci: comment se forger un tempérament et une situation qui n'appartiendraient qu'à soi et qui ne seraient pas redevables aux autres.

Berge voyait d'ailleurs en Prévost un modèle inspirant de la jeune génération dans son effort pour saisir *L'Esprit de la littérature moderne*, ouvrage issu d'un cours au collège libre des sciences sociales⁵⁶. Chez l'un comme chez l'autre, même désir d'examen de soi, même volonté

⁵³ André Gide, *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, vol. II Pierre Masson dir.), Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 436.

⁵⁴ André Berge, *L'Esprit de la littérature moderne*, Librairie académique Perrin et Cie, 1929, pp. 135-136. D'abord écrivain, André Berge (1902-1995) a fondé, avec son frère François, *Les Cahiers du Jour* (1924-1927), dont le romancier Maurice Betz fut le secrétaire de rédaction. Écrivain sportif, il est aussi un habitué des Décades de Pontigny. À partir des années 1930, il fait une carrière de psychanalyste.

⁵⁵ Troisième et dernier volume des aventures de Bernard Bardeau après *La Nébuleuse* (Plon, 1929) et *La Jeunesse interdite* (Plon, 1930). Cf. à ce sujet: François Ouellet, « André Berge. La patiente construction de soi-même », in *Contre l'oubli* (François Ouellet, Dir.), Nota bene, « NB poche », 2015, pp. 127-141.

⁵⁶ André Berge, *Réminiscences. Souvenirs de ma première vie*, Émile-Paul, 1975, p. 225.

de maîtrise de son tempérament et même recherche d'équilibre. Dans *Le Bonheur difficile*, Bernard Bardeau clamait : « À présent, j'ai décidé de vivre⁵⁷ », comme s'il faisait écho à l'interrogation tourmentée du personnage de *Tentative de solitude* : « Comment vivre⁵⁸ ? » Chez André Berge, cela signifie apprendre à devenir un homme, accepter d'inscrire sa vie dans une forme qui, pour être sans doute bourgeoise, le met en condition de prendre ses responsabilités et d'acquiescer son indépendance par rapport aux autres. Cela ne va pas de soi et est passablement plus ardu que chez Prévost : il faudra au héros trois volumes complets pour parvenir à triompher de ses faiblesses, des rancunes des autres, bref à s'accepter de manière à transformer un ratage annoncé en réussite potentielle.

J'en viens maintenant à la scène de canotage. Dans les toutes dernières pages du *Bonheur difficile*, Bardeau se retrouve sans le vouloir au milieu d'une manifestation politique. Il en vient aux coups avec un manifestant, puis s'éloigne, mû par « un urgent besoin de se retrouver tout à fait seul en face de soi-même⁵⁹ ». Il a l'idée de se rendre au bois de Boulogne et d'y louer une barque. Dès qu'il est sur l'eau, non seulement il se sent mieux, mais il est heureux : « Le simple bruit du choc de ses avirons contre l'eau l'emplit d'un bonheur incompréhensible⁶⁰. » Loin de l'agitation de la ville, une pensée le hante, qu'il scande à mi-voix, se la répétant maintes et maintes fois dans sa tête, telle une rengaine : « J'ai décidé de vivre⁶¹... » Et tandis qu'alternent les moments où il se laisse dériver et ceux où il manœuvre sa barque, « bercé par des courants successifs d'affection, d'amour, de tendresse... et parfois, au contraire, de haine, de méfiance, de jalousie⁶² », Bardeau revoit en pensée ceux qui ont joué un rôle dans sa vie ces dernières années ; fantômes familiers ou ennemis, qu'il se sent enfin capable d'ignorer au profit d'une « tentative⁶³ » d'être à laquelle il sait désormais pouvoir donner une forme qui lui sera propre. Maintenant couché au fond de la barque, il jouit de la

⁵⁷ *Id.*, *Le Bonheur difficile*, Plon, 1933, p. 25.

⁵⁸ Jean Prévost, *Tentative de solitude*, Gallimard, 1925, p. 87.

⁵⁹ André Berge, *Le Bonheur difficile*, *op. cit.*, p. 304.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 304.

⁶¹ *Ibid.*, p. 305.

⁶² *Ibid.*, p. 306.

⁶³ *Ibid.*, p. 309.

joie et de la confiance qui l’envahissent en contemplant le ciel. Bernard Bardeau a enfin trouvé sa route.

Il aura donc fallu à ce personnage qu’il aboutisse sur un plan d’eau, l’esprit détaché des préoccupations quotidiennes et tout occupé par le simple loisir de manier des avirons, pour que s’éclaire le sens de sa vie, pour que sa vie prenne soudainement son sens. Aussi le loisir fait-il écho au mouvement intérieur qui agite Bardeau. J’ai déjà cité ces « courants successifs » ; le romancier revient sur cette image à la fin : « Mais après avoir traversé les courants chauds et froids de l’injustice, de la tristesse, de la frénésie, de la solitude enfin, son âme se trouve en quelque sorte retrempe⁶⁴. » Et les toutes dernières lignes élèvent le loisir au titre de métaphore d’une vie qui sera bien réglée : « Alors il se redresse tout à fait, il respire : ses deux mains saisissent de nouveau les barres des avirons ; et d’un mouvement doux, régulier, puissant, il imprime à l’embarcation un glissement presque silencieux, rapide, rectiligne⁶⁵. » Qui douterait que Bardeau, à l’image de Dannery, ait maintenant sa vie bien en main ?

Certes, le canotage est avant tout un loisir. Et l’on n’a pas oublié que, dans les régates au tournant du siècle, les canotiers sont caricaturés en êtres débraillés et sans morale dans les chansons populaires. Ici, le canotier est confondu avec le baladeur, c’est-à-dire celui, écrivait le journaliste Henry Hamel dans une chronique de la *Revue parisienne* en juillet-août 1899, qui « ne pratique pas le canotage comme moyen de développer les forces du corps et celles de l’âme en même temps. Il n’y cherche rien autre chose que le plaisir et souvent un plaisir d’une nature un peu grossière⁶⁶ ». Trente ans plus tard, ces plaisirs faciles et frustes ont pris la forme d’une interrogation existentielle, sans doute parce que le loisir sportif, élevé par Prévost et les écrivains sportifs à la dignité de l’harmonie du corps et de l’âme, exige autant de l’un que de l’autre.

François Ouellet.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 314.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 314.

⁶⁶ Henry Hamel est cité par Henry Pouvereau dans son article « Canotage et tour de Marne », *Le Vieux Saint-Maur. Bulletin de la société historique et archéologique de Saint-Maur-des-Fossés et des localités avoisinantes*, n° 26, janvier 1960, p. 413.

